

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 5

Artikel: La suprême nuit [suite]
Autor: Caroll, Yvan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569182>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La suprême nuit

par *Yvan Carroll*

(suite)

J'étais très agité, pourtant mon corps demeurait calme, trop calme, marque de cette tranquillité qui présage la misère de l'esprit. La souffrance est un danger quand le besoin de tuer reste dans la main et stagne dans la tête.

J'étais dans une inconscience où l'amour devient sublime où il ne reste rien à tenter que l'impossible. Je ne voulais pas comprendre la base de l'état de ces choses, où je n'avais plus le temps de les comprendre.

Claude était étendu sur ce lit où nous échangeâmes si souvent nos effusions, sa poitrine se soulevait régulièrement comme une machine admirablement faite. Je me demandais quelles idées lui traversaient la tête. Il sentait que ce soir serait un soir décisif et il ne bougeait pas; sa tranquillité m'effrayait.

Ses yeux mi-clos semblaient me regarder sans chaleur mais je savais qu'il m'épiait. Je posais ma main sur la sienne, et je sentis le petit frisson familier. Il avait conservé les mêmes expressions que lorsque je le connus. Je le regardais presque avec reconnaissance comme pendant les jours heureux. Je me penchais près de son corps plein de chaleur. Mes lèvres touchèrent sa peau, il sourit. Nous demeurâmes ainsi un long moment sans bouger, observant le plus profond silence.

J'étais maintenant couché à côté de lui sur le divan étroit de sa chambre. Une lune bleue éclairait les montants de la fenêtre et les rayons diaphanes allumaient le chandelier d'argent posé sur le bureau. Au mur parmi les aquarelles de Gilles se dessinait une immense feuille de palmier, ombre chinoise d'une plume d'oie restée dans le vieil encrier.

Son corps me tentait, je commençais à le caresser lentement, je mis ma main dans ses cheveux et je les mêlais délicatement; il poussa un léger grognement, s'étira un peu, souleva ses paupières et me fixa de ses yeux si bleus. Je me mis à genoux sur lui, son corps entre mes jambes, les deux poignets contre ses épaules:

— «Pourquoi ne m'aimes-tu pas?»

— «Mais, je t'aime.»

— «Alors pourquoi me malmènes-tu?»

— «Pourquoi! . . . Qu'importe, le plus important n'est il pas de nous amuser. Faut-il que nous soyions sérieux pour être heureux!

— «Pas de cette manière facile.»

Il me lança d'un air de défi.

— «Tu crois que c'est si facile que ça.»

— «Oui pour toi qui est si beau. Tu es joli et tu le sais, tu as pleine conscience de ta supériorité physique. Tu mêles à la fois, la joie et la haine ainsi ma défaite et mes victoires. Tu pourrais être bon et avec un peu plus de bonté tu serais encore plus magnifique. Tu as horreur de la beauté calme, de la douceur qui glisse, des yeux qui caressent, ce qu'il te faut c'est ton ironie dans le regard, tes railleries dans la voix, ton indolence majestueuse que l'on récompense de compliments, et tu en es si conscient que tu exploites le mal que tu fais.

— «Tu exagères, tu sais bien que je t'aime.»

Il dit cela simplement; sa bouche si mobile sous le baiser s'entr'ouvrit à peine.

— «Tu ne sais pas ce qui te plaît en moi. Car seul je fais ce que tu aimes. Je dis ce que tu désires entendre. Tu es trop faussement blond, trop authentiquement joli. Ta beauté peut aller jusqu'à la cruauté. Tu sais combien tu me fais mal avec ta désinvolture.»

— «Mais»

— «Non, tais-toi! Je ne puis défendre ma chair contre ton plaisir et tu connais mes faiblesses pour tes tentations. Tu m'aimes, tu m'aimes j'en suis certain, tu m'aimes sans scrupules, sans pitié. Ta beauté a détruit ta sensibilité. Et ces malheurs venus de cette destruction m'ont frappé trop tôt. Je perds confiance en moi, mais je te perds en même temps. Souviens toi, souviens toi de ce que je t'ai promis un jour. Tu l'oublies, moi, je n'oublie jamais.»

— «Tu deviens fou . . . »

— «Non! Et tu le sais bien. Tu as détruit ce qu'en moi il y avait de plus généreux. A chaque minute j'ai tenté de te reconquérir, c'était peine perdue, c'était des souffrances gagnées.» J'avais approché mon visage du sien, et je soufflais ces mots sur sa bouche.

— «Tu arraches mon coeur de ma poitrine, passant dédaigneux et plein d'ironie. Nous vivons au-dessus des morales, mais nous avons adopté les chaînes de l'amour. Pourquoi sont-elles plus lourdes pour toi que pour moi.»

— «Dis-moi pourquoi?»

— «Parce que tu es beau, et que tu le sais. Mais je détruirai ta beauté, et ce jour tu seras obligé de m'aimer. Tes sentiments alors deviendront humains.»

Il ne bougea pas.

— «A quoi dois-je m'attendre?» Demanda-t-il.

— «Tu es inquiet!»

— «Non, mais»

— «Mais tu commences à avoir peur!»

— «Tu veux me tuer.»

— «Non pas, c'est à toi que revient ce devoir.»

Sa voix tremblait légèrement, et ses yeux d'un bleu si étrange poignardaient les miens. Il me défiait de toute sa force, mais son regard n'avait pas assez d'intensité pour me subjugué. Il ne bougeait toujours pas. Aussi longtemps qu'il resterait immobile, je serais le plus fort. Ses narines palpaient et sa respiration devenait de plus en plus oppressée. Il ne fallait pas qu'il eût peur. Si ses yeux se voilaient d'angoisse et si devant ses prunelles passait le rôle de l'agonie, toute son âme s'effondrerait, et c'est moi qui serais le plus faible.

Je ne quittais pas ses yeux et j'imprégnais à mon visage une sérénité presque absolue qui le rassura passagèrement. Il souffla:

— «Tu me hais tant que cela.»

— «Je te hais autant que je t'aime!»

— «Pourquoi n'as tu pas d'arme?»

J'avais repris le contrôle de mes traits, et c'est tranquillement que je répondis:

— «Sur ta gorge mes dents feront plus de ravage qu'un couteau. Ma

bouche qui a tant baisé la tienne peut te reprendre la vie que si souvent elle mélangea.

Il pencha la tête de l'autre côté.

— « Mon amour que deviendras-tu sans mon corps ? »

— « Je souffre trop de l'insécurité de ta conduite. Je n'aurais plus ton corps, mais j'aurais ton souvenir. »

Il étouffa un petit rire de mépris.

— « Mon souvenir . . . Ah ! . . . Mon souvenir . . . »

— « Tu ne seras plus rien mais avec mes doigts, je dessinerai dans le vide le plus merveilleux des amants. Ce jour là j'aurai raison de toi. Je te raconterai les plus belles histoires d'amour. Je plongerai avidement mes mains dans cet air que tu parfumes. Je serai seul, mais tu seras à moi pour toujours, pour toujours entends-tu. Et plus rien, pas même la mort ne pourra effacer ton image qui ne vieillira plus. Je te hais maintenant que tes yeux sont près de moi. Après je te verrai simple, plus beau qu'à présent, tu obéiras à mon amour et je te plaindrai sans souffrir. Oui, j'aurai raison de ton corps, tu seras dompté sans le savoir et sans pouvoir lutter. »

— « Tu exagères ta puissance. »

— « Non et tu le verras bientôt, je ne fais aucune promesse que je ne puisse tenir, j'ai juré de t'aimer toute ma vie; je tiendrai mon serment. Tu as juré de m'aimer et déjà tu me trahis; tu oublies; sache que je ne pardonne jamais. Ah ! Si tu pouvais savoir tout ce qui monte de mon coeur. La vie nous échappe, mais demain nous serons prêts pour la parcourir. Depuis longtemps déjà le soir est tombé, il ne reste aucun bruit. Le silence pèse. Il va être minuit ! »

— « L'heure du crime ! »

— « Comme tu le dis si bien; regarde une dernière fois cette lune pâle qui prétend s'emparer de ce qui nous appartient. Regarde ce cadre qui t'abrite. Ecoute . . . la pendule sonne. Regarde dans cette lumière impalpable ce que tu aimes. Regarde moi aussi. »

— « Je n'ai pas peur, tu ne peux m'effrayer. » — Il crânait, sa lèvre se plissait en une moue dédaigneuse, ses yeux brillaient de colère. « Tu es trop faible. »

— « Ton orgueil lutte contre ta peur, je détruirai aussi ton orgueil, je t'abattrai complètement. Il est dommage de gâter un aussi joli corps, je ne l'abimerais pas, je l'abimerais le moins possible. »

Il éclata d'un rire nerveux.

— « Tu ne m'effrayeras pas ? »

— « Ton orgueil t'interdit de bouger, il te défend même de trembler. Tu veux rester impassible sous ta beauté. »

— « Oh ! Tu ne seras pas le plus fort. »

— « Si, mon orgueil à moi sera plus puissant que mon amour. — Détournant la tête. — Et pourtant je t'aime. »

Je le fixai à nouveau et poursuivis.

— « Mais je ne peux plus rester dans cette incertitude. Je ne peux plus supporter mon mal. Sous ta beauté tu me fais horreur. »

— « Est-ce un désespoir d'être beau ? »

— « Le désespoir c'est de ne pouvoir t'appartenir. Pourquoi faut-il que je t'aime aussi intensément pour te haïr avec autant de force ? »

— «Il est peut-être injuste de nous aimer?»

— «Non, non, rien ne peut nous séparer, pas même tes amants d'une heure. Ils disparaîtront.»

— «Tu vas aussi les tuer?»

Je ris amèrement.

— «Tuer, tuer, tu n'as que ce mot dans la bouche, tu n'as sur tes lèvres que ce frissonnement alors que j'y voudrais des baisers. Les tuer, non, ils s'éloigneront à tout jamais.»

— «Tu n'as pas le droit d'écarter ma vie, et je saurais t'en em-

— «C'est moi que tu dois aimer, il ne faut rien entre nous, il ne doit rester que notre amour, égoïste.»

Il essaya de soulever ses épaules.

— «Tu n'as pas le droit d'écarter ma vie, et j'esaurais t'en empêcher. Tu es trop exigeant. Je suis beau, je le sais. Et tu ne m'aimes que pour ma beauté qui te flatte.»

— «Comment peux-tu dire ça?»

— «Tu aimes en moi cette souffrance que je te donne, qui te torture et que tu t'infliges, car tu crois qu'aimer c'est souffrir. Tu rêves d'un grand amour, et ce n'est qu'une passion vulgaire.»

Je n'eus qu'un hurlement.

— «Non.»

Ayant retrouvé toute sa morgue, il reprit railleur.

— «Tu n'aimes rien d'autre que la nuit. Regarde, à l'heure de ton crime, la lumière vient encore se moquer de toi. Regarde la lune. Tu ne seras jamais seul. Il n'y aura plus rien pour sauver ton orgueil. Tu pleures pour être heureux et tu pleures encore pour être malheureux.»

— «Non!»

— «Tu seras seul et plus personne pour te sauver, pas même moi puisque je serai mort.»

— «Tu ne mourras pas.»

— «C'est toi qui maintenant as peur de me tuer, c'est toi qui trembles.» Il rit.

— «Ne dis pas d'absurdités.»

— «Je ne perçois plus ton courage. Tu es dépassé par ton avidité, tu ne sens plus ton cœur. Quels sont tes espoirs ?Aucun! Tu n'es qu'un pauvre amant sans ambition.»

— «J'en ai, et c'est de te posséder tout seul indéfiniment, pour moi tout seul. TOUT SEUL TU ENTENDS!»

Je lui dis ces derniers mots en hurlant, je m'étais levé sur les genoux. Dans mes yeux une lueur de folie dut passer car il recula.

— «Je t'aurai maintenant pour moi tout seul, TOUT SEUL.»

J'approchais mes mains de son cou, les deux pouces en avant. Il demeurait immobile mais ses yeux suivaient le mouvement de mes bras.

Toute la pensée de mon amour, tout mon désespoir monta en moi. Cette résistance que je rencontrais m'affolait. La vanité blessée qui touchait mon pouvoir insultait ma confiance. Cet amour qui se révélait à moi et s'accroissait, se prolongeait; je n'avais plus de recours, je ne savais plus jusqu'où je pouvais souffrir. Et son insolence qui me narguait heurtait mon amour propre. Je criais une dernière fois.

— «POUR MOI TOUT SEUL.»

Je fermais les paupières, et, j'enfonçais avec force mes deux pouces dans ses yeux. Sous la terreur et la souffrance il hurla, un long cri, atroce, inhumain, mais je ne lâchais pas sa tête. Son corps se recroquevilla et se détendit brutalement. Il demeura immobile, je restais quelques instants encore les doigts dans l'étrange chaleur de ses orbites. Puis j'ouvris les yeux; sur son visage s'écoulait lentement un peu de sang et d'humeur cristalline, par dessus sa bouche moussait un peu d'écume.

Un dégoût subit m'étrégnit la gorge. Je retirais ma main que j'essuyais à la serviette qui nous servait pour l'amour. Sans le regarder, je posais un mouchoir sur son front.

Je ne pensais plus à rien, j'attendais. Le silence était de mort. Nul bruit n'arrivait de la ville. Le malheur qui n'avait cessé de rôder autour de moi approchait. Je demeurais sans bouger, paraissant prier comme au bord d'une tombe. A chaque minute ses joues devenaient plus livides. Je m'étais agenouillé sur le tapis, l'oreille sur sa poitrine, ma main caressait ses cuisses. J'avais partagé ma vie pour toujours et je laissais sur son corps une empreinte terrible qui immortaliserait notre malheur. Il avait arraché mon cœur; je venais de lui crever les yeux. J'épiais sa poitrine dans l'attente de son éveil. Je voulais maintenant partager sa souffrance.

Comme à un enfant je mis à lui parler doucement.

— «Je ne veux pas que tu meures . . . Pardonne-moi . . . Mais tu étais trop beau. Pourquoi le savais-tu? . . . Mon Dieu, que ton visage est pâle sous cette lune languissante et futile. Mais où est notre volupté, je ne sens plus ton souffle, ni ton oeil . . . Oh! Tes yeux . . . Si tu savais comme j'ai de la peine. Pourquoi, mon âme s'est-elle égarée? Dis-moi quelque chose, sois tendre; souviens-toi . . . comme nous nous aimions. J'ai tenté cette cruelle épreuve, mais de ta vie je n'en ai que la moitié. Mon cœur qui se fondait si souvent est devenu dur tout à coup. Pourquoi, ai-je fait cela? . . . Tu dois avoir très mal; mais tu aimais les autres! C'est peut-être ma faute; je ne savais pas assez t'aimer. Quel silence, pas un bruit dans la rue, la nuit devient lourde, il est trop d'ombre entre les ombres. Encore plein de toi j'écoute ta poitrine . . . Tu n'es pas mort . . . Comment pourrais-je vivre l'âme vide, j'ai tellement besoin de toi. Je n'avais pas d'autres rêves que ceux de nos plaisirs, ils n'ont duré qu'une pluie d'été . . . »

Des gerbes d'argent apparaissaient sur les reflets de la lune.

«C'est une aube imprévue qui semble naître à minuit. Les pastels sur les murs s'allument et la feuille de palmier à disparu. Le chandelier d'argent sort de l'ombre comme d'un songe. Dans notre chambre la nuit résiste encore, et l'obscurité à des pointes comme les armes. Est-ce déjà l'aurore? Y-a-t-il si longtemps que je te parle! Ton corps est toujours chaud, tu ne mourras pas. Seul que deviendrais-je? Pourquoi me fallait-il une preuve de la bravoure de mon cœur? Et ce jour qui va t'éveiller, il ne le faut pas, je vais tirer les rideaux de la fenêtre.» — Je me levais et glissais devant les vitres qui blanchissaient, le velour or; je revins m'asseoir sur le bord du lit. — Comme le temps à fui depuis que tu cessas de voir. Dors encore un peu, je reculerai le jour; j'empêcherai le soleil de nous surprendre, j'ai encore tant de choses à te dire. Ton corps repose découvert, il semble être une statue couchée sur un tombeau. Je vois les

heures prochaines très sombres, je sais la douleur qui t'attend, mais je veux ignorer tes soupirs et tes sanglots . . . »

Je palpais son sein gauche pour découvrir les battements de son cœur. Je n'osais plus regarder sa tête, je ne posais qu'un seul baiser sur sa bouche et encore je fermais les yeux.

« . . . Tu ne peux savoir, Claude, comme je t'aime, j'étais fou. Pardonne-moi ? Nous aurions pu vivre si exister était vivre. Tu étais beau et je t'aimais seul, maintenant tu vas m'aimer ; oui, je veux que tu m'aimes. Il ne restera plus personne d'autre, devant notre malheur, tous tes amants auront fui. Notre amour sera égoïste et nous serons fous. Toi qui ne connus jamais de frisson car tu étais impalpable, toi qui avais peur d'aimer et de souffrir. Puisque dans ta tête il y aura cette douleur qui ne te quittera plus, tu pourras aimer. Mon crime ne sera pas inutile. Si tu ne connais plus la folie de l'orgueil, tu sauras ce que sont les élans, les fièvres du cœur et les douceurs de la confiance. Tu n'auras plus ta beauté qui brille, mais tu connaîtras les illuminations de l'âme devant le miracle d'aimer. Tu découvriras mes autres faiblesses, celles que l'on ne voit pas avec les yeux et ce sera pour nous le bondissement vers l'inaccessible. Ce sera une marche triomphale vers l'éternel bonheur, nous atteindrons l'impossible. Je suis un criminel, quand tu t'éveilleras, quel que soit ton châtement, il sera juste. Je n'aurais pas de plainte vaine, mais n'oublie pas que tous deux nous ne mourrons qu'avec le temps.

Une lettre d'anniversaire

par Daniel

Mon très cher Claude,

Tu vas sans doute t'étonner que je t'écrive alors que nous vivons ensemble et que la possibilité m'est ainsi donnée de te parler et de t'ouvrir mon cœur chaque fois que j'en ai le désir. Et comme cette lettre coïncide avec le dixième anniversaire de notre existence en commun, tu vas peut-être même me gronder et me rappeler que nous avons convenu un jour de ne jamais attacher aux dates trop d'importance. Je n'ai pas oublié ce pacte. Je sais que nous vivons dans un éternel présent. Qu'avant de nous rencontrer, il y avait nos deux familles qui, déjà, sympathisaient. Qu'avant nos deux familles, il y avait . . . Qu'on pourrait ainsi remonter très loin, nulle part d'ailleurs puisque tout est infini. Je sais qu'un jour nous sommes devenus des amis (et bien davantage encore mais ça il n'y a que toi, moi et quelques autres qui le sachions) alors que, depuis toujours, nous étions destinés à l'être.

Que veux-tu ! Je suis ainsi : dix ans, ça représente quand même quelque chose. Et puis, ce soir, je ne serai pas là, obligé malgré moi de m'absenter. Alors, essaye de me comprendre et ne m'en veuille pas trop si je n'ai pu résister à l'envie de t'écrire cette lettre que tu liras en rentrant.

Un regard en arrière et force m'est de constater que le temps a passé à ce point rapidement que je me retrouve aujourd'hui semblable à